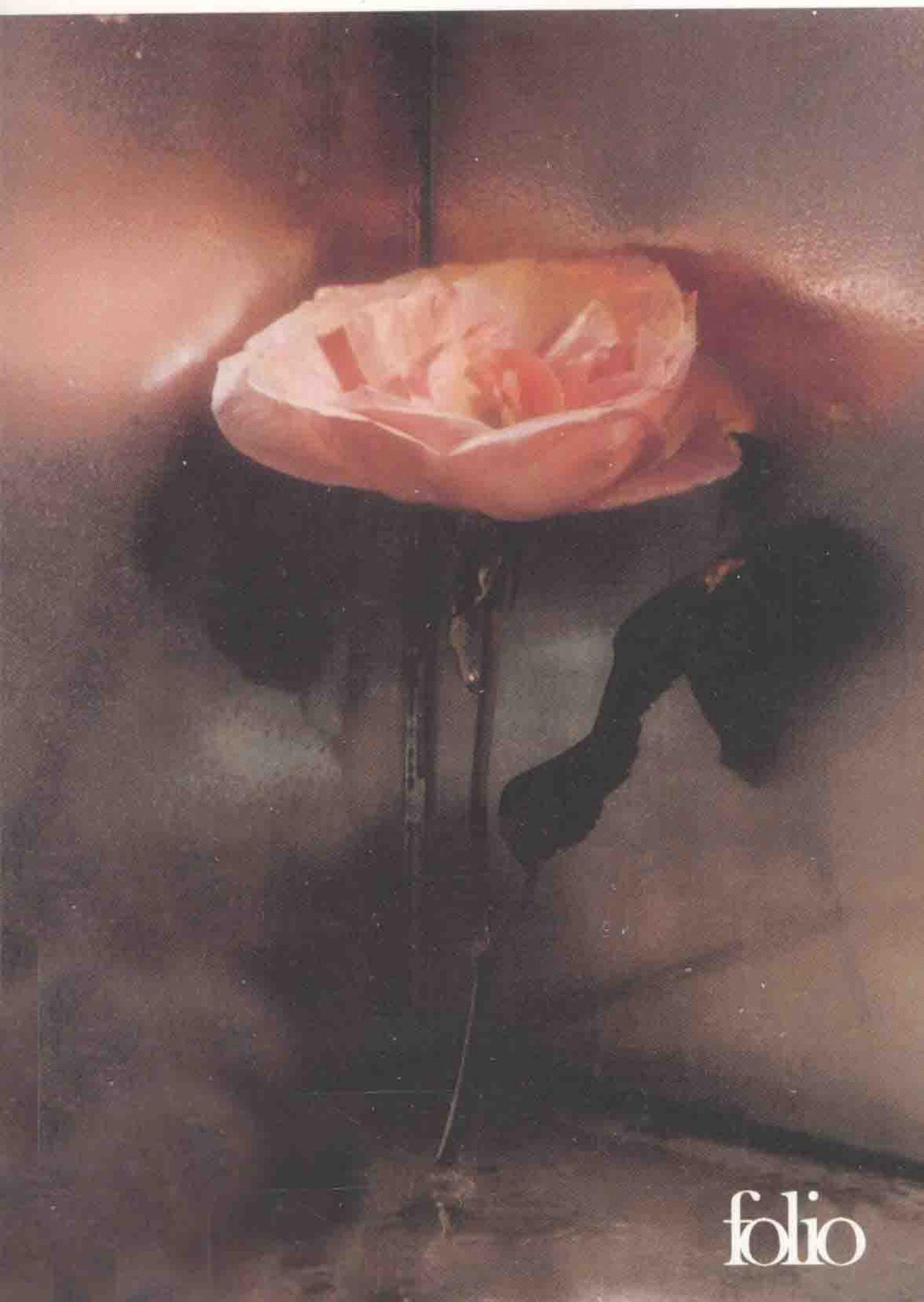


Louis Calaferte
Rosa mystica



COLLECTION FOLIO

Louis Calaferte

Rosa mystica

Denoël

© *Éditions Denoël, 1968.*

Louis Calaferte est né le 14 juillet 1928. Après une expérience directe de la vie, il publie son premier livre, *Requiem des innocents*, en 1952, puis, l'année suivante, *Partage des vivants*. Il consacre alors quatre ans à la rédaction de *Septentrion*, fresque autobiographique destinée à rendre compte de ses expériences passées et à dessiner l'avenir de ses options intellectuelles et spirituelles. En raison de sa nature, l'ouvrage a été condamné et ce n'est que vingt ans plus tard qu'il sera réédité chez Denoël, en 1984. Après un silence de cinq ans (1963-1968), Louis Calaferte recommence à publier un récit, *Rosa mystica*, et un recueil de textes, *Satori*. Il est l'auteur d'une soixantaine de volumes, récits, nouvelles, poésie, théâtre, carnets, essais.

Louis Calaferte est mort le 2 mai 1994.

*Et Elohim dit : « Que le firmament
soit fait au milieu des eaux. »*

1

Qu'est-ce que le voyage? sinon une tentative de divorce d'avec sa réalité présente, un refus de soi avorté parce qu'il s'est trouvé une issue propice. Du moins a-t-on la latitude d'essayer de cette ébauche de suicide qu'est le départ. (L'absurde subordination ce serait si, à tout moment, nous ne disposions pas de cette possible évacion par le suicide.)

Peut-être est-il significatif, et non sans ironie, qu'une telle réflexion surgisse à mon esprit le lendemain même de mon retour, après cinq ans d'absence.

Il est vrai que je ne saurais, avec exactitude, me souvenir de ce que je pensais, de la façon dont je le pensais, il y a cinq ans, sur le point de partir. Rien ne change autant qu'on croit; en soi-même moins encore. Cette distance du vieillissement sert à nous enseigner qu'il ne va jamais dans notre moule que ce qu'il est en mesure de contenir. Ce n'est point tant: « Fidèle à soi-même », que: « Réduit à soi-même ».

Cinq ans. Cinq ans mort pour ces lieux, pour

cette maison, pour cette campagne, ce paysage de montagnes, ces rives du lac, le grand cèdre du jardin, le fauteuil de mon bureau; pour ces gens, qu'autrefois l'on voyait chaque jour, étroitement mêlés au cycle de notre existence; qui n'ont eu de vous, pendant cette rupture, que le souvenir d'un temps figé déjà, ne vous concernant plus puisque, ailleurs, dans le même temps, vous continuiez à vivre ce qui, ne pouvant se le représenter, ne les pouvait atteindre.

Hier, à mon arrivée, nous nous sommes donc retrouvés (Adrien et Clémence, sa femme, qui se sont occupés de la maison, m'attendaient à l'extérieur du jardin, où ils avaient installé deux chaises) mais, à la vérité, moins tels que nous sommes qu'approximativement ce que nous étions cinq ans auparavant. Cette idée m'a frappé sitôt que je les ai aperçus depuis le taxi qui me ramenait de la gare; Adrien assis un peu en avant de sa femme, à la limite de la route.

Point d'émotion de ma part. Les retours, les départs — et seulement leur perspective — m'irritent tant qu'ils m'angoissent jusqu'à me glacer. Plutôt une indifférence fataliste. Un temps pour fuir. Un temps pour rentrer. Durant les vingt minutes du trajet entre la gare et la maison, j'avais volontairement évité de regarder autour de moi par la vitre, résolu à m'épargner ce sentimentalisme de « reconnaître » (j'en avais ainsi décidé, et longuement, dans le train).

Ce vieux couple assis devant le portail du jardin est, en quelque sorte, comme le veilleur de ma mémoire. Vieil homme et vieille femme du chœur

antique, confits dans l'austère silence qui succède aux lamentations. Il manque le tombeau. Le mien. Où, depuis cinq ans, j'aurais pourri. (A quel degré de décomposition en est un cadavre après ce temps? Encore de la chair? ou plus rien que les os jaunes et secs? Les yeux? Les cheveux? Les ongles? Par exemple : l'ongle du gros orteil? Ce sont là des détails qui devraient nous être précieux; dont, cependant, nous ne nous préoccupons guère. *Veille, car tu ne sais ni le jour ni l'heure.*)

Enjoué par ce tour de pensée, je fus, en définitive, de bonne humeur aux retrouvailles.

Nous rapprochant de la maison, sur la route droite, Adrien et Clémence en faction, le chauffeur m'a dit :

— Je vois qu'on vous attend, monsieur.

Cet homme n'était pas ici il y a cinq ans. A user des taxis entre la ville et chez moi, j'en connaissais tous les chauffeurs.

Clémence a levé les bras au ciel en apercevant la voiture qu'elle a aussitôt montrée du doigt à son mari qui, peut-être, l'avait vue avant elle sans en rien laisser paraître, par un souci de pudique dignité et de maîtrise de soi qui sont dans son caractère.

Ils étaient tous deux debout lorsque le taxi s'est arrêté presque au ras de leurs chaises.

Clémence avait des larmes dans les yeux. Elle n'a pas vieilli. Elle s'était bien coiffée. Adrien a maigri. Il a eu une angine l'hiver dernier. Il fume trop pour son âge, dit sa femme. Il s'est voûté un peu, mais la force sèche, la force rugueuse est tou-

jours apparente dans ce grand corps osseux. Après m'avoir serré la main, afin de dissimuler un peu de fébrilité émue, il a plaisanté avec le chauffeur qui retirait du coffre mes bagages.

On ne m'a pas trouvé « changé ». On est content que je sois revenu. Ils ont reçu mon télégramme le matin, vers onze heures. Clémence a tué et préparé un poulet pour le repas du soir. Adrien avait parié avec elle que j'aurais mangé dans le train. Eux non plus n'ont pas « changé ».

Il manque toujours une moitié du motif à la rosace qui orne l'un des panneaux de fer du portail. Le cèdre s'étale davantage qu'avant mon départ; ses branches se sont développées, il dépasse en hauteur la maison. Dans les grosses chaleurs des après-midi de l'été qui commence, nous serons au creux de l'ombre sur le banc accoté à son tronc. J'irai y lire, y rêvasser, y somnoler, comme jadis.

Les roses jaunes du rosier grimpant qu'Adrien et moi avions planté grappillonnent à foison sur toute une partie de la façade principale de la maison, luttant et s'entremêlant avec les jetées de lierre qui, à présent, ont investi jusqu'au dessous de la corniche du toit. Les touffes mousseuses de gypsophile bordent chaque côté de l'allée centrale du jardin. Toutefois, le buis et le laurier que, désapprouvé par Adrien, je m'étais entêté à planter dans un recoin, n'ont pas survécu.

En aidant Adrien à transporter mes bagages, incidemment, le vers de Baudelaire m'était revenu, insistant en moi :

Faut-il partir? rester? Si tu peux rester, reste.

Quand peut-on rester? Ou, aussi bien : quand peut-on partir?

Cinq ans. Je suis de retour. Cinq ans. Rien n'a changé. Tout est prêt dans la maison.

2

Ce n'est pas tout à fait au hasard que j'ai choisi le livre, mais c'est par hasard que j'y trouve : « Ne décevez pas ceux qui vous aiment : c'est là votre plus grand bien sur la terre, et qui ne se renouvelera pas, songez-y; et que vous pouvez à jamais compromettre pour la seule satisfaction d'une inconséquence. »

Sait-on si l'on est, ou non, aimé? S'il advient qu'on le soit, l'est-on dans ce que l'on estime être l'excellence de soi? Est-on mieux connu de ceux qui nous aiment que de ceux qui nous détestent? Peut-être nous révélons-nous davantage à ceux qui nous sont indifférents, étant avec eux plus libres, plus conformes à une permanente vérité de nous-mêmes; exempts que nous sommes du soin de nous les gagner ou de nous en faire redouter.

« Ils n'ont rien à vous offrir que poison, et vous n'êtes pas en goût de leur donner quoi que ce soit de votre trésor. » (Il est des livres qui remettent en selle, dans les moments où l'âme est malade, l'esprit maussade, le corps noncha-